

IN MY ROOM

Feuille d'information consacrée à Brian Wilson et aux Beach Boys

n° 2 – Avril 2005

The BEACH BOYS De 1970 à 1973

Dans la carrière des Beach Boys, il est assez facile de distinguer plusieurs périodes, souvent marquées par des changements significatifs (de maison de disque, par exemple). Parmi celles-ci, la courte période Warner, qui s'étend de novembre 69 (signature du contrat) à décembre 72 (fin des sessions pour l'album **Holland**), est l'une des plus riches et, paradoxalement, l'une des plus méconnues, comme s'il avait été entendu, une bonne fois pour toutes, que l'essentiel était contenu dans la période Capitol et que le reste était secondaire.

Cette période semble, à première vue, le contraire de la période précédente : autant les années Capitol sont marquées par une accumulation de tubes, de disques d'or et d'éloges, autant ces trois années brillent par une surdose d'événements qui auraient dû avoir raison du groupe et dont on a du mal à comprendre, a posteriori, que tel ne fut pas le cas. Toutefois, c'est cette même période qui a permis au groupe de fournir au moins deux des albums qui sont aujourd'hui régulièrement cités comme deux de leurs réussites majeures : **Sunflower** et **Surf's up** ; quant aux deux autres, **So Tough** et **Holland**, quoique évoluant entre le passable et le médiocre, ils sont encore bien supérieurs à ce que le groupe produira chez CBS.

Mais, revenons sur quelques faits marquants qui ont joué un rôle important sur la destinée du groupe.



1. La retraite de Brian

A partir de **Sunflower**, sa présence sera de plus en plus fantomatique, contrairement à ce que le reste du groupe et son entourage chercheront à faire croire. On mettra en place un jeu subtil : Brian sera systématiquement photographié et visible sur les pochettes des disques ; on lui accordera régulièrement les crédits de certains morceaux, même quand sa participation aura été minimale : par exemple, sur « Deirdre » (**Sunflower**) qu'il cosignera avec Bruce Johnston¹ ; sans parler de l'intox majeure de « Sail on, Sailor » (**Holland**) contée par Nick Kent². Autre méthode pour être présent tout en étant absent, le recyclage : pour le morceau « Marcella », sur **So Tough**, Brian (ou quelqu'un d'autre ?) réutilisera un morceau de 1964 (« All dressed up for school ») qui aura déjà servi pendant les sessions pour **Sunflower** (« I just got my pay »). C'est un exemple de ce qu'il est convenu d'appeler les « morceaux circulaires » de Brian et dont on ne sait s'il faut en admirer la technique ou en déplorer le manque d'inspiration. Il est instructif d'ailleurs de comparer l'investissement de Brian dans ces années-là avec ce qu'il fut dans la décennie précédente : deux morceaux sur **Surf's up**, 2 « collaborations » sur **So Tough** et sur **Holland**. Pourtant, sa léthargie, son manque chronique de motivation et d'envie, Brian ne les aura pas réservés à tout le monde. C'est surtout son groupe qui en aura fait les frais car, au cours de l'année 71, alors

*En exclusivité,
Domenic Priore répond
aux questions de
In My Room, p. 6*

Edito

Nous avons tenu jusqu'au n° 2, bel effort. Nous avons plus de 60 abonnés, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis ou encore au Danemark, beau début.

Ce deuxième numéro, plus que jamais orchestré par le Dr Faustroll, est consacré au début des années 70, belle période ?

A vous de juger !

Faites-nous connaître vos réactions et ... faites-nous connaître autour de vous.

Charlie Dontsurf

qu'on n'aura réussi à lui arracher que « 'Til I die », il arrangera et produira un album entier pour sa femme et sa belle-soeur, les ex-Honeys rebaptisées Spring pour l'occasion : l'excellent **American Spring** qui montrera le maître en pleine possession de ses moyens (notamment sur « Sweet Mountain », une réussite complète).

2. Dennis fait son cinéma

Musicalement, Dennis s'est révélé en 1968 sur l'album **Friends**. Très vite, ses qualités se sont imposées à un groupe privé de leader et dont personne n'a été capable, à l'époque, d'assumer ce rôle. Le travail de Dennis a été de plus en plus décisif sur les albums qui ont suivi **Friends** et, en particulier sur **Sunflower** où il a signé ou cosigné 4 morceaux sur 12 et notamment « Slip on through » et « Forever ». Il a été de même celui qui a fait sortir **So Tough** et **Holland** de leur torpeur en cosignant « Cuddle up » sur le premier, « Steamboat » et « Only with you » sur le deuxième. Parallèlement, il a fait paraître un 45 tours sous le nom de Dennis Wilson & Rumbo en décembre 1970 qui a regroupé « Sound of Free » (cosigné par Mike Love) et surtout « Lady » qu'il a offert par la suite au groupe de sa belle-sœur, Spring. Sa carrière cinématographique a semblé prête à décoller également avec le film de Monte Hellmann, **Two-Lane Blacktop** dont il a partagé la vedette avec James Taylor. Pourtant, rien n'a réellement eu lieu. Ni carrière cinématographique, ni carrière solo : Dennis a finalement rempli chez les Beach Boys, comme Brian quelques années plus tard, par facilité sans doute, fournissant ici ou là quelques merveilles, trop isolées dans des ensembles de plus en plus affligeants, et a dû attendre encore plusieurs années avant de sortir son unique et magnifique album solo, **Pacific Ocean Blue**, puis de se noyer... .

3. Bruce, Back Home !

Bruce intégra le groupe en 1965 avec plusieurs fonctions : musicien de scène en remplacement de Brian (un temps remplacé par Glenn Campbell), vocaliste, bientôt producteur et compositeur pour le groupe (à partir de 20/20 avec « The nearest faraway place »). Il y resta jusqu'au 10 avril 1972, à la fin des sessions de **So Tough** où il ne fut crédité ni comme compositeur ni comme producteur. Les hypothèses, telles que recensées par Keith Badman dans son livre³, furent : - soit un départ volontaire de Bruce, mécontent du travail de Jack Rieley et des dissensions à l'intérieur du groupe ; - soit un renvoi de Jack Rieley. Bruce s'en expliqua lui-même lors d'une interview donnée au *New Musical Express* et reproduite par Badman⁴. Il insista sur l'incompréhension mutuelle au sein du groupe et le manque cruel d'investissement qui le rendait paresseux !

En bref, l'impression d'être inutile, de tourner en rond, d'appartenir à un groupe sans capitaine et sans objectif, telles furent, avec les tensions exacerbées au sein du groupe, les raisons qui poussèrent Bruce à

quitter les Beach Boys. Ceux-ci, pour le remercier sans doute, se dépêchèrent de rayer son nom de l'album qui parut en mai : **So Tough**.

4. Un manager mythomane

Comment les Beach Boys avaient-ils pu prendre Jack Rieley au sérieux en en faisant leur Andrew Oldham? Steven Gaines dans son ouvrage spécialisé sur la face la plus sordide de l'histoire des boys, Heroes & Villains⁵, en dressa un portrait saisissant : mythomane accompli, le gus avait réussi à faire croire à peu près n'importe quoi à son entourage. Plus inquiétant, l'individu aurait travaillé pour un groupuscule d'extrême droite, soucieux d'infiltrer des groupes de rock aux intentions subversives !⁶ On avait dû rêver ! Les Beach Boys, subversifs ! Plutôt que les Doors, Jack Rieley avait choisi les Beach Boys ! Plutôt que le Roi Léopard, Alan Jardine ! Quoi qu'il en fût, et malgré les révélations faites sur les manigances de Rieley, les Beach Boys l'avaient gardé et... avaient viré ceux qui l'accusaient. En définitive, à l'issue de l'enregistrement d' **Holland**, Jack lui-même les quitta, restant quelque temps en pays batave.

Au crédit de Jack Rieley, il fallut quand même mettre les quelques tentatives de renouvellement du groupe et, en particulier, sa volonté d'être plus en phase avec la jeunesse d'alors, d'où la multiplication des concerts dans les hauts lieux de la contre-culture : à Big Sur en octobre 70, au Fillmore (avec le Grateful Dead) en avril 71 ; les soudaines prises de conscience politique et écologique (« Don't go near the water », « A day in the life of a tree », « Student demonstration time » dans **Surf's up**, « The trader » dans **Holland**). Tout cela sentait la récupération, certes, mais, ça changeait des baignoires et du surf et puis, il n'était pas défendu, même quand on était un Beach Boy, d'avoir des opinions (Carl, après tout, était objecteur de conscience dans cette époque de guerre du Vietnam, ce qui était un peu plus difficile qu'en temps de paix).

Carl et Dennis

Tous ces événements n'ont pas eu raison du groupe, qui passera quand même, par la suite, quelques années en hibernation. On peut le regretter ou s'en féliciter, c'est selon. Il n'empêche qu'au cours de ces quelques mois, comme le montreront les chroniques discographiques qui suivent, s'affirmeront ou se confirmeront des talents naguère occultés par le génie de Brian. C'est ainsi que Carl étend son influence sur le groupe en tant que producteur et que compositeur (on lui doit quelques belles réussites comme « Long promised road » ou « Feel flows » sur **Surf's up** ainsi que « The trader » sur **Holland**) ; mais c'est Dennis qui survole ces années : il est impossible de résister au charme de ce qu'il produit alors, tant dans le domaine du pur Rock 'n Roll (« Got to know the woman » sur **Sunflower**), que dans ce style élégiaque, qui deviendra, il est vrai, une sorte de fond de commerce, mais qu'il porte là à la perfection (« 4th of July » sur le coffret **Good Vibrations**, et surtout « Make it good » et « Cuddle up » sur **So Tough**). Son silence progressif et sa mort restent une des plus grandes tragédies du Rock.

Doctor Faustroll

Notes

¹Ce dernier déclarera : « I gave him 50% of the song, but it may have been 5%. He came up with two lines, that was it ». Peter Doggett, « Hold on dear Brother » in K. Abbott, Back to the beach, Helter Skelter, 2003, page 100.

²Voir dans L'envers du Rock, Austral, 1996, pages 68-69.

³The Beach Boys, Backbeat Books, 2004.

⁴Page 308.

⁵Heroes & Villains, Da Capo Press, 1995.

⁶voir page 245. Nick Kent, lui, avec sa légèreté habituelle, le traite de « vil escroc » et de « clown », pages 67-68.

De Sunflower à ... In Concert



Sunflower

Brother/Reprise, 6382
Sortie US : 31/08/70

Il est des détails qui ne trompent pas. Dans le documentaire « Endless Harmony », la leur dans le regard de Bruce Johnston à l'évocation de « Sunflower » (« le plus gros bide commercial de toute notre carrière, et pourtant mon

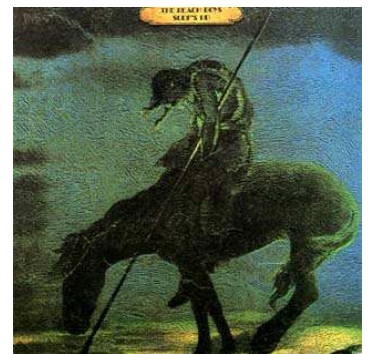
disque préféré ») en dit long sur la place particulière qu'occupe ce disque dans la discographie des Beach Boys. Le proverbial « trésor caché », le type même de l'album que les instances officielles du Rock & Roll renâclent à admettre au rang de *classique* mais qui, pour bien des fans, revêt une valeur sentimentale à part. L'écart vertigineux entre la qualité musicale de l'objet et son succès ne saurait toutefois tout expliquer. Album de transition à plus d'un titre – le premier des Beach Boys chez Warner et de la décennie 70 –, « Sunflower » est nimbé d'une atmosphère à part. Sur sa pochette, Brian Wilson apparaît pour la dernière fois flanqué de sa coupe au bol de l'époque « Pet Sounds » et c'est comme si, précisément, il avait pour l'occasion décidé de faire don à ses comparses de parcelles de son génie de 1966-67. Délestée provisoirement du poids de ses obsessions et de sa paranoïa, sa propre écriture y est plus souveraine que jamais – voir « All I Wanna Do » et sa prodigieuse mise en son par Steve Desper. Mais c'est surtout l'excellence nouvelle des autres Boys dans le registre de la composition qui épate l'auditeur. Outre Bruce Johnston, dont le nom demeurera associé à peu de chansons aussi élégantes que « Deirdre », Dennis Wilson s'y révèle spectaculairement prolifique et inspiré, dans des proportions que ses premiers pas de songwriter sur « Friends » ou « 20/20 » ne laissaient pas présager. L'heureux paradoxe étant que ce disque d'émancipation de la tutelle de Brian est peut-être celui où les luttes d'ego ont le moins droit de cité. Mus par un semblable désir d'harmonie et de volupté, tous les membres du groupe apportent leur pierre à un édifice à la fois singulièrement polychrome – rhythm & blues sanguin, country-folk bucolique et pop orchestrale y cohabitent – et unanimement radieux, offrant une définition fort convaincante de l'expression « sunshine pop ». Impossible enfin de ne pas évoquer ici Michel Colombier, décédé dans une triste indifférence en 2004, qui offrit au groupe sur ce disque des arrangements si beaux (notamment sur « Deirdre » et le sublime « Our Sweet Love ») qu'ils eurent à eux seuls justifié qu'on lui rendît plus ostensiblement hommage.

Julien Espaignet

Surf's Up

Brother/Reprise, 6453
Sortie US : 30/08/71

Surf's up qui sort en 1971, un an après **Sunflower**, n'est pas aussi cohérent, même s'il semble en être la suite, reprenant les choses là où l'autre s'achevait : dans l'eau ! Pas d'unité de ton ici, même si on cherche une certaine unité thématique, due, à l'évidence, à la présence grandissante



voire envahissante de Jack Rieley, mais plutôt un patchwork, chacun apportant son dû sans se soucier de l'ensemble. Chacun ? Pas vraiment.

La première surprise, en effet, à la lecture des crédits, est l'absence de Dennis Wilson. Celui qui depuis 1968 a repris brillamment le flambeau de son frère aîné, atteignant régulièrement les sommets (« Little bird », « Be with me », « Forever », par exemple) est ici bizarrement absent : aucun morceau et aucun lead vocal ! On connaît les grandes lignes de la version officielle : Dennis songe de plus en plus à une carrière solo et a gardé ses morceaux pour son disque : admettons ; officieusement, il semble que les choses soient moins glorieuses : la guerre est ouverte entre la fratrie Wilson et les autres, qui conduira au départ de Bruce Johnston dans les mois qui suivront. Dennis serait alors l'une des premières victimes de cette guerre des clans qui va désormais émailler tristement l'histoire des Beach Boys.

La deuxième surprise, c'est la trilogie wilsonienne (Brian, cette fois-ci), qui conclut l'album et sur laquelle nous reviendrons.

Et le reste ? **Surf's up** est un album engagé, comme on parlait à une époque de chanteur engagé (Dylan dans les sixties, Jean Ferrat chez nous). Les thèmes politiques y sont fréquents et abordés avec la même naïveté que le surf ou les baignoires naguère : l'écologie (« Don't go near the water », « A day in the life of a tree ») ; les revendications étudiantes (le fameux « Student demonstration time » dû à celui qui n'est pas encore républicain, Mike Love). Au milieu, une chute de **Landlocked**, « Take a load off your feet », assez hors-sujet ; une gâterie plutôt plus digeste que d'habitude de Bruce (« Disney girls »)... On a du mal à relier tout cela, même si les fulgurances existent : « Long promised road » par exemple qui confirme le talent de Carl. Le grand ordonnateur ne s'appelle néanmoins ni Mike Love ni Carl Wilson, encore moins Brian Wilson : c'est Jack Rieley, personnage ultra-trouble qui a poussé les Boys dans cette voie (sans issue ?). C'est lui qui les a décidés à s'engager davantage pour conquérir un nouveau public (rappellons qu'à la même époque, les Boys se produiront au Fillmore avec le ... Grateful

Surf's Up (suite)

Dead ! Qui l'eût cru ?).

Et la trilogie, alors ? Un miracle. Passons rapidement sur « A day in the life of a tree », chanté (mal) par Jack Rieley et composé, paraît-il, par Brian (mais un Brian ultra minimaliste alors qui va poursuivre malheureusement dans cette voie dès l'année suivante avec « Mount Vernon »), pour nous rendre d'urgence vers « 'Til I die », un chef-d'œuvre qui vaut à lui seul l'achat du disque. La musique est magnifique et le texte, dû à Brian himself, en dit plus, dans ses métaphores, sur la folie qu'un exposé médical. Enfin ... « Surf's up ». On a tellement glosé sur cette version qu'il est inutile d'en rajouter, sauf pour indiquer que Carl et Jack Rieley ont réalisé là un travail archéologique exceptionnel pour tenter de reconstituer ce qu'aurait dû être le morceau si Brian ne l'avait abandonné en 1966. Le résultat est superbe et l'intégration du fragment « Child is the father of the man » en conclusion, une réussite. Réussite d'autant plus grande que l'achèvement récent de **Smile** a montré que les Beach Boys n'avaient pas trahi le créateur de l'œuvre, comme on l'a beaucoup dit, et Brian lui-même, à l'époque.

En conclusion, un disque certes un peu brouillon, mais encore très digne. Le pire est à venir ...

Doctor Faustroll



So Tough

Brother/Reprise, 2MS 2083
Sortie US : 15/05/72

"So tough", "si difficile !" C'est en effet ce qu'ont dû se dire les patrons de Warner Bros quand les Beach Boys leur ont amené leur nouvel album en 1972. Il leur a semblé tellement difficile à vendre qu'ils n'ont même pas envisagé de le

distribuer en un simple 33 tours mais ont préféré s'assurer quelques ventes en le couplant avec « Pet Sounds »... Oui mais voilà, le risque pour l'auditeur, c'est de comparer les deux, et là, forcément, « Carl and the passions » fait pâle figure au regard de son prédécesseur de 1966.

Pourtant, il commence bien : « You need a mess of help to stand alone » est un morceau réussi et plutôt inspiré de Brian et Jack Rieley pour les paroles. L'instrumentation variée et énergique soutient parfaitement la voix musclée du frangin Carl. L'adjonction des sud-africains, Ricky Fataar et Blondie Chaplin, donne enfin aux Beach Boys une assise rythmique efficace et cohérente tout au long de l'album (enfin jusqu'au cinquième morceau). L'influence du duo est majeure sur ce disque et on s'en rend compte dès le deuxième morceau « Here she comes » qui n'a rien d'une chanson des Beach Boys. Si l'on oublie que l'on écoute un album de nos plagistes californiens, on peut apprécier ce morceau à sa juste valeur : un rock d'excellente facture... Mais le fan légitimiste est en droit de trouver ce titre complètement déplacé. Le débat est ouvert !

Avec « He come down », on arrive au moment le plus pénible, à mes oreilles, du disque : le préchi-précha gospel de Mike Love. Nouvelle ode à la Méditation Transcendante dont il est un adepte depuis 1968 et sa visite chez le Maharishi en compagnie des Beatles ; le morceau a quand même la marque Beach Boys grâce à ses vocaux... Il n'empêche, il faut supporter les « I believe » répétés en boucle !

« Marcella » nous rassure sur la capacité de Brian à pondre encore de bonnes chansons, même si celle-ci date des sessions pour **Sunflower** (sous le titre : « I just got my pay »). Cet éloge de sa masseuse est le meilleur moment du disque et une belle réussite pour Carl en tant que producteur. On y retrouve tous les ingrédients d'un classique des BB et la magie opère encore.

Que dire du morceau suivant (« Hold on dear brother »), sinon la même chose que pour « Here she comes » ? Cette fois-ci le duo sud-africain ne s'illustre pas dans le rock mais plutôt dans un country rock proche de ce que peut produire le Band ou Little Feat. Encore une fois, le morceau n'est pas mauvais musicalement parlant (belle pedal-steel) mais assez déroutant sur un album des BB !

Cette piste terminée, les plus téméraires des auditeurs qui seront restés jusque là seront récompensés de leurs efforts par l'écoute des trois derniers morceaux... A condition d'aimer les chansons tristes et dépressives de Dennis Wilson. Car « Make it good » et « Cuddle Up » ne sont pas les plus réjouissantes des chansons du catalogue BB. Par contre, les orchestrations magistrales et dramatiques de Daryl Dragon sont l'écrin idéal pour la voix pleine d'émotion de Dennis. C'est sûr, sa vie sentimentale agitée aura donné naissance à de merveilleuses chansons et ces deux-là figurent certainement parmi ses meilleures.

Entre les deux, « All this is that » est l'autre grand moment du disque de Carl et une autre chanson qui rentre dans les canons beach boyesques : des vocaux aériens survolent un accompagnement

musical léger idoine.

A noter que sur ces trois derniers morceaux, l'influence du duo sud-africain est moins évidente (et même nulle pour les morceaux de Dennis !)

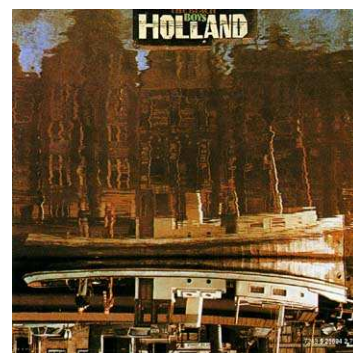
Au final, on se retrouve avec un album patchwork, pour le moins incohérent mais qui n'a rien d'infâme quoi qu'en pensent les gardiens du temple « Beach Boys ». Il contient même les germes d'un album plus homogène que la même formation produira l'année suivante : « Holland ».

Thierry

Holland

Brother/Reprise, MS 2118
Sortie US : 08/01/73

"Holland" est certainement l'album des Beach Boys qui reflète le mieux une collaboration réussie entre tous ses membres, démontrant ainsi qu'ils pouvaient composer en l'absence de leur leader et génie créatif, Brian Wilson. L'apport de "sang neuf",



souhaité par Carl Wilson, y est aussi particulièrement présent avec l'implication de deux nouveaux "Boys", Blondie Chaplin et Ricky Fataar, issus du groupe Sud Africain "The Flame". Officiellement promu "Beach Boys" lors du concert d'ouverture de la tournée US 72 à la New York State University, ils s'intégreront parfaitement au sein du groupe. En découlera alors une réelle osmose avec Carl, sur scène comme en studio. Dennis Wilson avouera même, à l'issue d'un show, trouver l'ambiance plus sereine depuis leur arrivée et le départ précipité de Bruce Johnston à la fin des sessions de "Carl and the Passions".

Autre caractéristique importante, l'émergence des talents de compositeurs de Carl et Dennis, au travers d'un album qui sera le dernier succès commercial du groupe avant une longue période d'improductivité. Seul le "come back" de Brian en 76 mettra fin à cette traversée du désert.

25 Février 72, les Beach Boys sont aux Pays Bas pour y enregistrer un concert télévisé, le "Grand Gala du disque populaire 1972" ("Heroes & Villains", "Sloop John B", "Surf's Up" et "Student Demonstration Time"). Séduits par l'atmosphère du pays, ils décident d'y passer une semaine et y séjourneront ... plusieurs mois ! Tous sont unanimes, après de nombreuses années passées à enregistrer à Los Angeles, il est temps de se renouveler. Aussi, la décision est prise d'y enregistrer leur nouvel album et d'en faire le quartier général de la future tournée Européenne.

Jack Rieley, leur manager, est emballé par le projet. L'environnement lui semble également propice à l'inspiration, bien qu'initialement le sud de la France, à l'instar des Rolling Stones qui venaient d'y finir "Exile on main street", fut envisagé.

Problème de taille, tous les studios d'enregistrement sont réservés, le projet étant alors trop avancé pour renoncer, ils décident de créer leur propre studio dans la campagne Hollandaise. Fin Mai, alors que le groupe est en pleine tournée (5 Mai / 3 Juin), Steve Moffitt, leur ingénieur du son de Santa Monica, déniche enfin un studio à Baambrugge, paisible bourgade au sud d'Amsterdam. Il est aussi chargé de la conception d'une table de mixage, qui sera démontée aux Etats Unis avant transport et remontage sur place, ce qui occasionnera de nombreux problèmes techniques. Après résolution des contingences logistiques (location maisons et véhicules), les Beach Boys s'installent aux Pays Bas début Mars, avant un bref retour aux studios de Santa Monica pour des



Holland (suite)

répétitions avec Blondie et Ricky. Ils y seront rejoints mi Avril par le staff technique, leurs familles (chiens compris) et Brian (malgré lui).

Le groupe clôture avec succès sa tournée Européenne au Crystal Palace de Londres le 3 Juin. Ce show donné devant plus de 15000 personnes, fut enregistré par la NBC TV sous le titre "Good Vibrations from London", on y retrouve des titres comme "Do it Again", "Wild Honey" chanté par Blondie et "Help me Rhonda" par Carl au chant et Elton John aux claviers. Ce concert de fin de tournée, marque au jour près, le début des sessions d'enregistrement en studio, le groupe ayant rapidement quitté Londres et regagné les Pays Bas.

Le 5 Aout, le 33 tours est "bouclé" et les Beach Boys rentrent à Los Angeles ou l'album sera mixé fin Septembre. Catastrophe le 10 Octobre, Warner rejette le projet, la maison de disques voulant absolument un "hit" pour promouvoir l'album ! Van Dyke Parks est alors appelé à la rescousse pour retravailler sur "Sail On Sailor", une ancienne collaboration d'avec Brian "Sail On Sailor" est accepté par la Warner et "We Got Love" passe à la trappe.

Aux premiers jours de l'année 73, parution officielle de "Holland" aux Etats Unis et en Grande Bretagne. Il sort accompagné d'un ep "Mount Vernon and Fairway" qui est à créditer entièrement à Brian, pochette comprise. L'album pointera jusqu'à la 36ème place des charts US et rentrera dans le top 20 Anglais.

Docteur Kokomo

Holland : collectors

Allemagne (réf. REP 540086) : des masters « première mouture » furent accidentellement envoyés en Allemagne, ainsi les (300 ?) premiers pressages comportent « We Got Love » à la place de Sail On Sailor

France (réf. 54008) : les premiers vinyles comportent bien « Sail On Sailor » sur le disque mais c'est « We Got Love » qui figure sur les notes de pochette.

A noter que bizarrement, M. Love n'est pas crédité sur ce titre.

Docteur Kokomo

Holland ... en VO ... mode d'emploi

Pour mieux percevoir « l'esprit » de l'album, l'idéal serait d'en dissocier « Sail On Sailor » et d'entamer l'écoute par « Steamboat », 1^{er} titre originel de l'album tel que conçu par les Beach Boys. L'homogénéité des compositions reflète alors pleinement l'atmosphère de quiétude qui pouvait régner lors des sessions d'enregistrement à Baambrugge la paisible ... ; Suit la « California Saga », trilogie signée Al Jardine / Mike Love puis « We got Love »* issu d'une collaboration Ricky Fataar / Blondie Chaplin / Mike Love. Face B sans changement, « The Trader », « Leaving This Town », pièce maîtresse de la paire Fataar / Chaplin, « Only With you », toute l'émotion de Dennis, et « Funky Pretty ».

Docteur Kokomo

* version studio in « Rarities vol. 3 » (Dumb Angel)



In Concert

Brother/Reprise, 2MS 6484
Sortie US : 19/11/73

Les albums live, c'est bien pratique ; ça permet d'occuper le terrain tranquillement, sans se fouler, surtout quand on n'a rien à dire. Et justement, cette situation, c'est exactement celle des Beach Boys en 1973. Après avoir aligné coup sur coup deux albums faiblards, ils sortent en novembre 73 ce double album live, enregistré entre l'hiver 72 et l'été 73.

Mais, si les albums live sont pratiques pour ceux qui les font, ils sont rarement captivants pour ceux qui les écoutent : riches en overdubs et autres traficotages, ils n'ont souvent de « live » que le titre. On se souvient d'un célèbre disque des Doors, nommé « Absolutely Live » par antiphrase !

Mais revenons à nos Beach Boys et à la liste des morceaux retenus. On a tenté un équilibre, louable, entre morceaux récents et valeurs sûres : trois titres de l'album **Holland** dont l'irrésistible « Leaving this town », recommandé aux insomniaques ; un titre de **So Tough**, « Marcella » ; 15 valeurs sûres, donc : l'équilibre est

certes fort absent, mais pouvait-il en être autrement ? Il en manque un ? Oui, « We Got Love », un outtake des sessions pour **Holland**.

Quel est donc l'intérêt de la chose ? Il est triple, dirais-je :

- d'abord, cet album est le seul témoignage officiel live du groupe de l'époque, un des meilleurs sans doute réuni autour des Boys, où l'on reconnaîtra l'extraordinaire saxophoniste et flûtiste Robin Kenyatta, malheureusement sous-employé la plupart du temps, ainsi que le bassiste Ed Carter;
- ensuite, certaines versions « live » surpassent nettement les versions « studio » : c'est le cas pour « Sail on, Sailor » qui ouvre l'album pour une version survitaminée du titre ;
- enfin, certaines performances vocales comptent parmi les meilleures des Boys. Pas celles de Donald, bien sûr, qui vient de fêter ses 64 ans, paraît-il (p..., c'est tout ?), mais surtout celles de Carl Wilson (« The Trader », « Darlin' », « Caroline, no ») . Alan Jardine ne s'en sort pas trop mal, même si on peut être agacé parfois par ses fioritures (sur « You still believe in me » par exemple).

Et Dennis ?

- On met sa tronche sur la pochette, ça devrait lui suffire !

Donc, on n'entendra aucun morceau de Dennis, ni sa voix, ni sa batterie (il s'était coupé la main et ne jouait plus que du piano électrique). On reconnaîtra là encore, dans ce choix, le goût très sûr des Boys et de leur management à l'époque ! Ha Ha !

Bosse-de-nage

SPRING, un chef d'oeuvre !

Ce n'est plus un secret. Tout le monde sait évidemment, en tout cas assurément ceux qui ont ces quelques lignes sous les yeux, que le seul et unique album de Spring (sans titre) sorti en 1972 chez United Artists est un chef-d'œuvre. Il figure bien sûr dans « The MOJO Collection », compilation des meilleurs disques de tous les temps, entre « Exile on Main Street » et « Ziggy Stardust ». Il y a plus mauvaise compagnie.

Marilyn Wilson (née Rovell) et sa sœur, Diane, ont déjà œuvré ensemble (avec Ginger Blake, au sein des Honeys) sous pavillon Capitol ou Warner presque 10 ans plus tôt, pour une poignée de 45 tours mirifiques, au succès quasi nul. Cette absence chronique de succès des productions « hors Beach Boys » de Brian Wilson dans les années 60 apporte d'ailleurs des arguments à ceux qui soulignent que Brian, sans ses frères et son cousin, n'a jamais fait beaucoup d'étincelles ... C'est un autre débat, forcément polémique.

Au début des années 70, Brian , retiré des affaires, n'a plus de compte à rendre à personne. Sa femme et sa belle-sœur lancent alors toutes deux l'idée : et si on faisait un disque juste pour se faire plaisir ?

L'album, sans autre ambition affichée, doit pourtant être rangé pas loin de Pet Sounds, de Love You ou de Pacific Ocean Blue.

Prenons par exemple « This Whole World ». Ce morceau, dans sa version originale (sur Sunflower), est déjà un tour de force. Brian n'hésite cependant pas à reprendre son ouvrage et y rajoute un nouveau pont (« starlight, starbright ... »).

Si l'album dégage une sentiment de sérénité impressionnant, il est aussi, à plus d'un titre, souvent poignant.

« Superstar », signé Leon Russell, a cartonné l'année précédente grâce aux Carpenters. L'histoire est celle d'une groupie qui se rappelle son amour passé avec un musicien, entendant un titre joué à la radio. Se souvenir ici que Marilyn et Brian ont fait connaissance au Pandora's Box, à l'occasion d'un concert des Beach Boys. Dans la version des Carpenters, le deuxième couplet débute ainsi : " Loneliness is such a sad affair, And I can hardly wait, To be with you again ...". Dans la version de Spring, le couplet est inchangé, si ce n'est la fin ... " And I can hardly wait To sleep with you again". Pauvre Marilyn, elle aussi recluse, par les liens du mariage, sur les hauteurs de LA, avec un homme qui, en tout et pour tout, déjeunera deux fois avec ses filles en 10 ans ...

Triste couple, qui se séparera cinq ans après la sortie de l'album, et restera fâché. Il faut quand même pouvoir supporter un mari qui dédie une chanson à votre sœur (« My Diane », seul trait de génie du MIU album) ; il est vrai qu'il existe une chanson qui s'intitule Marilyn Rovell, mais elle n'est jamais parue officiellement, comble d'infortune ...

Evidemment l'album « Spring » sombrera commercialement, enterrant de facto le groupe, et justifiant son culte immédiat.

Rhino l'a réédité en CD en 1988 ; y ajoutant quelques inédits plus dispensables.

Il est vivement conseillé de se procurer l'album vinyle original, qui se ballade sur ebay autour de 100 dollars en état impeccable. Vu la beauté de l'objet (double pochette qui s'ouvre !!) et la grandeur des compositions, c'est ridicule.

PS : sur plusieurs titres, un certain Rick Henn est crédité. C'est l'ancien leader des Sunrays, protégés de Murry Wilson.

Le père Wilson a toujours été le fan number one des Rovell Sisters. Il les a même produit à la fin des années 60. Se reporter ici à « The Honeys Collection », excellente compilation parue chez Collectors' Choice Music en 2001.

Gaël Tynevez

Landlocked ... un album perdu ?

Tel était le titre de travail lors de l'enregistrement du nouvel album des Beach Boys prévu pour 1971. Ceci avant l'inclusion d'une chanson rescapée des sessions « Smile » qui va donner son titre définitif au disque : « Surf's Up ». Mais plus qu'un simple titre de travail, c'est le nom d'une bande élaborée fin 1970 par un ingénieur du son, Steve Desper, afin de présenter à Warner un nouvel album. Ladite bande ne séduira pas la maison de disques qui va demander au groupe de revoir sa copie. Pour ce faire le groupe travaillera avec Jack Rieley, pour se mettre aux goûts des années '70, avec textes concernés et politiquement corrects qui aboutiront à « Surf's Up », un album radicalement différent. Que ce soit sur le net ou en convention, il vous est peut-être arrivé de tomber sur un bootleg appelé « Landlocked », disque qui présente justement ce fameux album perdu des Beach Boys. Il existe plusieurs bootlegs « Landlocked », celui le plus réputé étant celui couplé avec « Adult Child » sur Pegboy (PB1009), un sous-label de l'excellent Vigotone. Mais on le trouve aussi sur des labels comme Frontline, Invasion Unlimited,

Capital ou sur le « Rarities vol. 2 » chez Dumb Angel.

Un peu d'histoire...

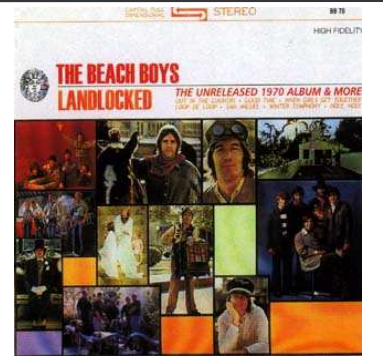
Plusieurs titres de « Landlocked » avait déjà été présenté à Warner en mai 1970 sur une bande présentée comme étant le nouvel album des Beach Boys : « Add Some Music To Your Day ». C'est ce projet rejeté qui, remanié, aboutira finalement au magnifique « Sunflower » fin août 1970. Sept de ces morceaux se retrouvent sur « Landlocked » : Take A Load Off Your Feet, When Girls Get Together, Falling In Love (aka Lady), I Just Got My Pay, Carnival (aka Over The Waves), Susie Cincinnati et Good Time.

En plus de titres inédits des sessions « Add Some Music... », « Landlocked » est également constitué de titres plus tardifs dont H.E.L.P. Is On The Way, Lookin' At Tomorrow, Big Sur ou 'Til I Die, enregistrés en août 1970.

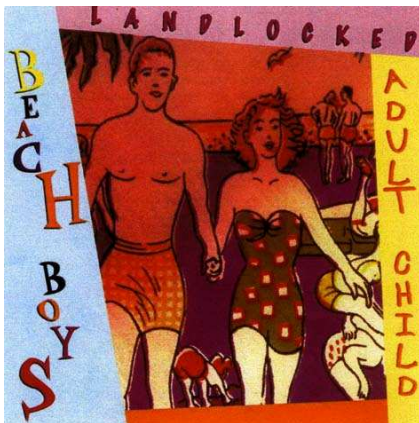
Petit état des lieux

La quasi totalité de ces titres ont émergé sur des enregistrements officiels depuis, parfois dans leur version d'origine parfois fortement remaniés. Quels sont les titres présents sur « Landlocked » ? Comment s'y retrouver et où les écouter sur les parutions officielles ?

Le track-listing repris ici est celui de la version pirate Pegboy.



Landlocked, version « Capital »



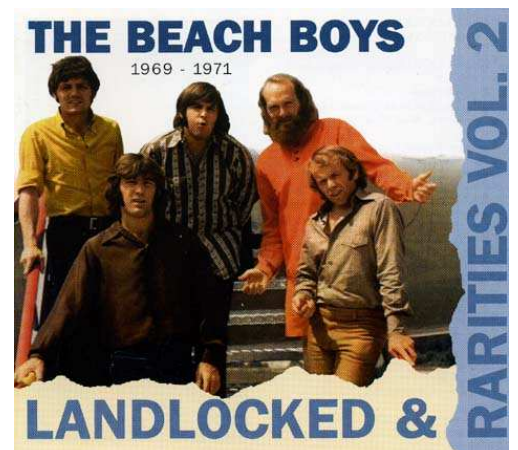
Landlocked, version « Pegboy »

- Loop de Loop** (B. Wilson / C. Wilson / A. Jardine) : Une version officielle se trouve sur la B.O. du documentaire consacré aux Boys « Endless Harmony ». Mécontent de sa voix sur l'enregistrement original, Al Jardine l'a ré-enregistré sur les couplets à cette occasion.
- Susie Cincinnati** (A. Jardine) : D'abord paru en face B du simple « Add Some Music To Your Day », cette chanson d'Al Jardine sera également incluse sur « 15 Big Ones » en 1976.
- San Miguel** (D. Wilson / G. Jakobson) : Superbe chanson de Dennis, très spectorienne avec ses castagnettes rappelant le « Uptown » des Crystals. D'abord paru en 1981 sur la compilation « 10 Years Of Harmony », elle est disponible en CD dans le coffret de 1993 « Good Vibrations ».
- H.E.L.P. Is On The Way** (B. Wilson / M. Love) : Titre assez anecdotique sur la nourriture bio. De par son sujet, aurait pu trouver sa place sur « Surf's Up » aux côtés de « Don't Go Near The Water ». Sur la version officielle du coffret « Good Vibrations », on entend distinctement, à la fin de la chanson, le nom du restaurant bio ouvert par Brian, le « Radiant Radish ».
- Take A Load Off Your Feet** (B. Wilson / A. Jardine / G. Winfrey) : Ce titre accrocheur a trouvé sa place sur « Surf's Up » avec un chant doublé de façon décalée. La version présentée sur l'édition Pegboy est sans cet effet.
- Carnival (aka Over The Waves)** (Ivanovici) : Court intermède au milieu de la bande. Inédit, apparemment enregistré pour « Sunflower » et sans intérêt. Il s'agit d'un thème du compositeur Ivanovici chanté version « fin de soirée arrosée ».
- I Just Got My Pay** (B. Wilson / M. Love) : Morceau cyclique qui a connu plusieurs incarnations : tout d'abord « All Dressed Up For School » en 1964, longtemps inédit jusqu'à la réédition des albums « Little Deuce Coupe » et « All Summer Long » en CD puis « I Just Got My Pay » et finalement « Marcella » sur le LP « Carl & The Passions » en 1972. Cette version assez faible se trouve sur le coffret « Good Vibrations ».
- Good Time** (B. Wilson / M. Jardine) : Chouette chanson qui fait office de titre normal sur l'ovni qu'est « The Beach Boys Love You » de 1977 dans un mix toutefois assez différent. A noter une version de Spring en 1973.
- Big Sur** (M. Love) : Paru sur « Holland » en 1973 dans une version très remanié, à la Neil Young. Dans la version Pegboy, le titre sonne beaucoup plus comme nos Boys, avec un rythme binaire et de plus amples harmonies. La voix basse de Mike Love fait merveille sur cette version qui fond sur la langue comme une friandise, version largement supérieure à l'officielle.
- Lady** (D. Wilson) : Superbe titre paru en simple sous le nom de Dennis avec une production des plus soignée, hélas indisponible actuellement. Pour se consoler on peut écouter l'excellente reprise d'Eugene Kelly (Vaselines) sur le non moins excellent album de reprises « Caroline Now ». Spring l'a également reprise sous le titre « Fallin' in Love ».
- When Girls Get Together** (B. Wilson / M. Love) : Morceau cyclique et bien faible sorti en 1980 sur « Keeping The Summer Alive ».
- Lookin' At Tomorrow** (A. Jardine / G. Winfrey) : Chanson folk d'Al Jardine incluse sur « Surf's Up » avec ajout de phasing sur la voix. C'est la version sans effet qui est compilée sur Pegboy.
- 'Til I Die** (B. Wilson) : Cette chanson magnifique, une des plus belles de Brian, est incluse sur « Surf's Up » dans une version courte. Pegboy propose la version longue, meilleure, plus proche de celle de « Endless Harmony », soit la chanson jouée 3 fois, chantée, instrumentale puis à nouveau chantée. C'est apparemment le seul morceau faisant l'objet d'un mixage particulier de Steve Desper.

Au final un disque agréable, certes pas meilleur que « Surf's Up », avec ses points faibles (When Girls Get Together, I Just Got My Pay) et ses sommets ('Til I Die, Big Sur, Lady). Musicalement, il se situe plus dans la lignée de « Sunflower » que ne l'est « Surf's Up ». Rappellent que « Sunflower » est à l'époque le grand ratage commercial des Beach Boys, ceci expliquant sans doute le rejet de Warner.

SurfLady

Landlocked, version « Dumb Angel »



Domenic Priore, l'interview

A l'occasion de la sortie de son nouveau livre, **SMILE, the official story of the Beach Boys' lost masterpiece** (Sanctuary Press), notre reporter Deluxe a posé quelques questions à Domenic Priore.

Comment vous présenteriez-vous à ceux qui ne vous connaissent pas ?

Ecrivain et producteur de documentaires.

Qu'est-ce que le nouveau livre sur Smile apporte de plus par rapport au précédent ?

Et bien le premier rassemblait des coupures de magazines des années 60 reliées par des légendes et de nouveaux textes. Il s'agissait d'une collection d'archives. Le nouvel ouvrage est la trame de Smile et cette fois-ci, j'ai eu la chance d'obtenir une longue interview avec Van Dyke Parks. La rédaction de la préface par Brian Wilson et Van Dyke Parks est également un plus.

Quels sont vos morceaux préférés de Smile qui ne figurent pas sur la version 2004 ?

Je pense qu'on a perdu la texture instrumentale de *Holidays*, *Love to say Dada* et surtout la courte partie de vibraphone si légère dans la version originale de *I Wanna Be Around*. Je suis toujours ennuyé de voir que les fans des Beach Boys et le public en général s'attendent à trouver des paroles ou parties chantées alors que la version originale de Smile n'a pas été réalisée dans cet esprit. C'est la texture instrumentale qui est soignée pour traduire les éléments. Je pense également que *Heroes and Villains* est loin de la version originale de Smile. D'autres choses ont été laissées de côté, que ce soit un morceau de basse par-ci par-là, ou le morceau de *12th Street Rag* qui n'a pas été repris de *Look*. Ce n'est cependant pas très important puisque tout ceci reste présent sur les enregistrements originaux qui devraient faire l'objet d'un nouveau disque de toute façon.

Auriez-vous des informations sur la sortie imminente d'albums en rapport avec Smile ?

Il n'y a aucune nouvelle de ce côté là. Capitol se pencherait plutôt sur la sortie d'un album 40ème anniversaire de *Pet Sounds* au lieu de faire quelque chose d'intéressant et nouveau.

Est-ce que l'époque « LA and California » de Smile est toujours accessible ou appartient-elle désormais à un passé idéal ?

C'est une question inhabituelle, mais si vous vous trouvez du côté East Hollywood, il semblerait que ce soit le cas. Par contre, si vous vous tournez du côté de West LA, de San Fernando Valley ou Orange County, c'est fort peu probable. La beauté de la terre a été préservée ici, nous avons toujours des couchers de soleil extraordinaires, Malibu et Rincon sont toujours associés au surf. A l'époque de Smile, sur la scène musicale, on souhaitait bousculer les images puritaines et victorienne du passé, et apprendre à préserver l'environnement, manger sain et mettre fin aux guerres. Au jour d'aujourd'hui, les musiciens vont toujours dans ce sens mais l'industrie du disque fait la promotion d'artistes qui sont guidés par l'inconscience comme l'a chanté George Harrison. Le gouffre énorme entre les musiciens et les règles du marché musical est devenu le problème majeur.

Quel a été l'interview ou la rencontre que vous avez faite pour le livre Smile, qui vous a le plus étonné, intéressé ou ému ?

Le plus incroyable est de se dire que Smile a été achevé après avoir été laissé de côté pendant des années. Van Dyke et moi nous sommes regardés après l'interview alors que nous nous relaxions dans son jardin en parlant de tout et de rien, et tout à coup, nous nous sommes demandé « est-ce que s'est vraiment arrivé ? » On n'arrive toujours pas à y croire. Pour Van Dyke, je sais qu'il y avait une grande souffrance et c'est vraiment intéressant de se rendre compte à quel point la joie présente dans la musique a réussi à surmonter et même vaincre cette souffrance. C'est comme regarder une lumière vaciller puis s'allumer pour enfin illuminer la pièce.

Comment avez-vous découvert l'album Smile ? Tout le monde a sa petite histoire à ce sujet.

Et bien ce fut tout d'abord en me trouvant emballé par *Good Vibrations* en 1966. Ensuite, en 1971, j'ai entendu *Surf's up* à la radio. C'était repris dans ce film sur le surf « *Five summer Stories* », qui a eu beaucoup de succès à Los Angeles. Tout les gens que je connaissais adoraient le film et étaient fous des chansons des Beach Boys de la BO. Puis, lorsque le livre de David Leaf et Byron Preiss sur les Beach Boys est sorti, j'ai réalisé que *Surf's Up* et *Good Vibrations* faisaient toutes les deux partie du même projet d'album. J'ai alors compris que ce projet de Smile serait la meilleure musique qu'ils feraient. Ce qui m'a poussé à rechercher les autres.

Le dernier album solo de Brian Wilson fut décevant si on le compare à la version 2004 de Smile. Pensez-vous que Brian va travailler sur quelque chose de mieux dans le futur ?

C'est difficile à dire. Je n'ai pas vraiment apprécié les albums solo de Brian Wilson, mis à part son premier en 1988. *The Wondermints* est un groupe avec lequel il est intéressant de travailler, mais l'équipe autour de Brian a transformé des chansons inspirées en des produits bien légers... Le son est bien trop mielleux. Lorsque Brian a enregistré ces chansons en 1995, on y trouvait des craquements qui ont disparu dans la version définitive de *Getting in Over My Head*, par exemple... Les derniers mixages et finitions ont rendu l'ensemble faiblard. J'adore les enregistrements originaux de *Market Place* et de *In Over My Head*, mais les réajustements les ont rendus vides.

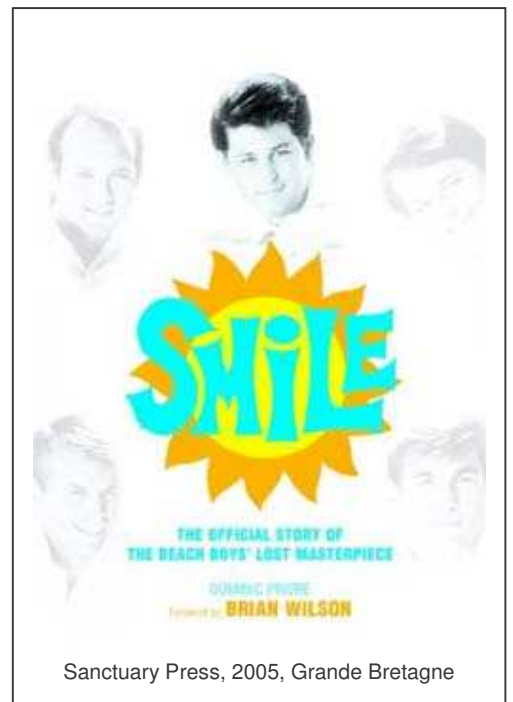
Parlez-nous de vos ouvrages en projet.

Et bien cette année, c'est *Smile : the story of Brian Wilson's lost Masterpiece*. L'année dernière, j'ai écrit le texte destiné à un livre d'art intitulé *Beatsville*, qui traite de l'époque Beatnik à la fin des années 50. C'est un très bel ouvrage paru chez *Outre Gallery Press* avec l'œuvre de Mark Ryden, Coop et quelques autres artistes. En Septembre dernier, j'ai terminé *Riot on Sunset Strip : Rock'n'roll's last stand in Hollywood 1965/66*. J'espère qu'il sortira à la fin de l'année ou en début d'année prochaine. Je l'ai signé chez *Chronicle Books* mais il n'est pas certain qu'il sortira chez eux. Ils ont repoussé sa sortie pour des raisons stupides... ils pensent que San Francisco était mieux que LA pendant les années 60 et c'est la chose la plus folle que j'ai entendue.

Vos meilleures chansons en rapport avec la Californie (Beach Boys ou non).

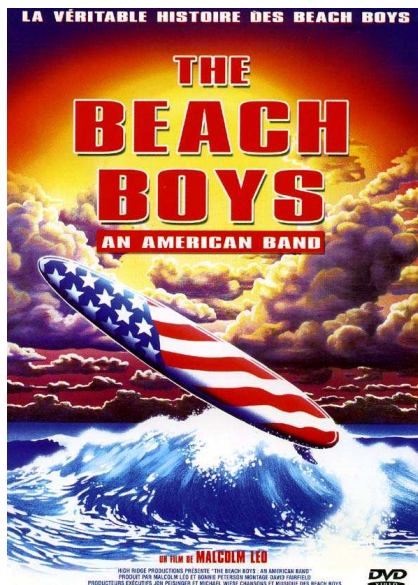
J'ai toujours été fidèle à *Good Vibrations* et *Mr Tambourine Man*. Quelques trucs de *the Standells* comme *Riot on Sunset Strip* et *Sometimes Good Guys Don't Wear White* sont mes favoris... Des choses comme *Up In Her Room* des *Seeds*, l'album *FOREVER CHANGE* de *Love*, et la chanson *She Comes in Colours* de *Da Capo*, et quasiment toutes les chansons de *Buffalo Springfield*. *Rock'n'roll Woman* a fait un carton énorme à LA et je ne savais même pas qu'il n'en était pas un ailleurs. Je pensais que tout le monde connaissait cette chanson ! J'aime bien les albums *Absolutely Free* et *Hot Rats* de *Frank Zappa & Mothers of Invention*. *Freak Out* est un document historique et j'ai du mal à séparer la musique de la période de l'histoire qu'elle évoque ; je préfère donc les deux autres. Certaines des chansons des albums *Mamas & Papas* comme *Strange Young Girls* m'ont plu tout autant. *Surf's Up* et *Eight Miles High* me plaisent aussi. Les *Byrds* sont vraiment mon groupe préféré, en dehors des *Beatles*.

Interview : Jean-Emmanuel Deluxe, Traduction : Anne Despentès



Un livre, un film ...

An American Band, la véritable histoire des Beach Boys



Le film démarre à peine et, déjà, le fan des Beach Boys comprend qu'on ne s'est pas moqué de lui : c'est « Surf's Up » qui sert de générique au documentaire « An American Band », qui retrace l'histoire du groupe californien depuis sa formation. Un grand nombre d'extraits d'émissions télé ou de concerts se succèdent, entrecoupés de séquences rares et parfois troublantes, comme cette interview de Brian Wilson... en direct de son lit ! La carrière des Garçons de la Plage est racontée par les protagonistes de l'époque, ce qui implique forcément une certaine relecture des événements. Mais ni l'épisode Smile, avec l'incompréhension des autres Beach Boys envers la musique de leur leader, ni la désaffection du public à la fin des 60's ne sont passées sous silence.

La première moitié du documentaire, consacrée aux années 60, est bien entendu la plus riche. Ensuite, dès que Mike Love se met à porter des vestes à paillettes ou des tenues de gourou, les choses se gâtent : nos Boys surfent (ha, ha !) sur la vague de la contestation étudiante ou recyclent leur glorieux passé lors de grands-messes patriotiques livrées face à la Maison Blanche. Ainsi, les décennies 70 et 80 sont survolées, l'accent étant mis sur les tentatives solo des membres du groupe et les thérapies entreprises par Brian. A voir quand même, les images de la polémique entre les Beach Boys et le sénateur James Watt les accusant d'être trop violents pour jouer un 4 juillet ! A ce propos, le patriotisme du documentaire, affiché dès le titre, peut énerver. Il n'enlève pourtant rien à l'intérêt du film, soucieux avant tout de montrer la fidélité du grand public américain aux Beach Boys.

Réalisé à la fin des années 80, « An American Band » s'arrête peu après la mort de Dennis Wilson, devenu méconnaissable en quelques années d'excès en tous genres. Une dernière apparition devant la Maison Blanche, un dernier flou sur cinq types en short et le documentaire touche à sa fin. Tout juste le fan attentif relèvera-t-il avec regrets, dans le générique, le nom d'Eugène Landy, psychiatre-manipulateur d'un Brian encore englué à cette époque dans ses problèmes mentaux. Aujourd'hui, l'aîné des Wilson va mieux ; il ne manque finalement que le Happy End à cet « An American Band »...

Julien Demets

(DVD, High Ridge Productions/GCTHV, 786672)

The Beach Boys, l'enfance pour l'éternité

Un livre de Gaël Tynevez aux éditions Camion Blanc

2002 ! Oui, il aura fallu attendre 2002, soit plus de 40 ans après la naissance du groupe, pour voir paraître le premier livre consacré aux Beach Boys en France ! Incroyable anomalie qui confirme le peu d'intérêt que ce pays porte à l'une des œuvres les plus riches de la musique du XXe siècle. Ce paradoxe s'ajoute sans peine à ceux que répertorie d'ailleurs Gaël en préambule à son livre : le relatif anonymat de Brian ; la réduction de l'œuvre aux seules années Capitol ; la réduction d'une œuvre collective, de groupe, à un seul individu.

Ce préambule, salutaire, illustre parfaitement le projet qui a guidé l'auteur : faire une étude *raisonnée* de l'œuvre, non une hagiographie. On ne sera donc pas étonné de trouver ici ou là des jugements péremptifs qui ne pourront choquer que les ministres du culte : ainsi sur Mike Love mais également sur Carl Wilson, dont les tentatives en solo sont jugées honnêtement (pages 148-149). La même honnêteté conduit parfois Gaël à nuancer des images que la *vulgate* avait, semble-t-il, définitivement figées. Il insiste, par exemple, sur le rôle essentiel et fondamental qu'a joué Murry Wilson dans la réussite de ses fils, ce qui n'est qu'un paradoxe de plus, dans une histoire qui en fourmille.

Cette histoire, justement, Gaël la suit chronologiquement, depuis les balbutiements d'Hawthorne, Californie, jusqu'aux tournées de Brian en 2001 et 2002. Pour qui ne connaît pas la saga Wilson, les 100 premières pages sont à lire d'urgence. On y découvre l'éveil d'un génie musical, Brian Wilson, dont toutes les audaces et toutes les tentatives sont, pendant quelques années, couronnées de succès, se mesurant aux plus grands de l'époque et les surpassant : Phil Spector, les Beatles,...

On y fait connaissance également avec une famille tourmentée, les Wilson, dont le père, Murry, hormis le goût qu'il a pour la musique et qu'il transmet à ses trois fils, est un tortionnaire sadique, cognant ses garçons quotidiennement et les humiliant : le génie y laissera plus que des plumes quand l'heure des comptes viendra ! On y apprend surtout d'où vient l'extraordinaire popularité quasi immédiate dont vont bénéficier les Beach Boys : elle tient aux différents styles dont ils feront la synthèse. Ainsi, si Brian est fasciné par les harmonies vocales des Four Freshmen, Carl, lui, est passionné par le Rock'n'Roll ; quant à Alan Jardine, le copain, il ne jure que par le folk. Et les autres ? Dennis fournira la thématique surf et Mike ? On se pose encore la question...

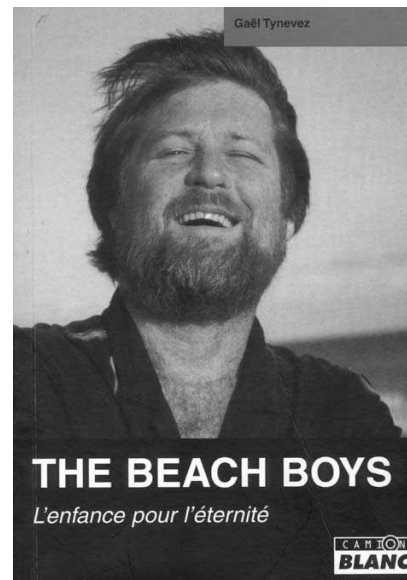
De **Surfin' Safari**, le premier album sorti en octobre 62 à **Pet Sounds**, sorti en mai 66, Gaël suit la progression étourdissante de Brian et des Beach Boys vers plus de complexité et de profondeur, en restant toujours accessible. Car, la force de Brian alors, c'est ce « sens magique de l'accroche, ce don qui lui permet grâce à un changement subtil d'accord, ou à une trouvaille purement instrumentale, de captiver l'auditeur » (page 65). Ce don, malheureusement, des excès en tous genres puis la maladie mentale, vont par la suite largement l'entamer et conduiront, par exemple, à l'échec du projet **Smile**. A ce propos, la page 94 contient quelques assertions que l'achèvement récent de **Smile** a rendu caduques.

Les 60 dernières pages, qui couvrent donc 25 ans de carrière, vont souvent pudiquement jeter un voile sur l'absence de plus en plus lourde de Brian, et vont permettre de mettre en lumière un autre Wilson, Dennis. On ne saura trop remercier Gaël d'avoir réévalué largement le rôle de Dennis Wilson et la qualité de son œuvre. C'est lui qui assure la cohésion de ces années 70, où l'on verra le groupe faire à peu près n'importe quoi pour retrouver les faveurs d'un public qui le boudé ou ne le connaît pas. Son retrait progressif puis sa disparition tragique en 1983 laisseront les Beach Boys dans un état lamentable dont ils ne se relèveront plus. Heureusement, Brian aura quitté le navire à temps et l'on est heureux de terminer le livre sur une évocation des concerts et des tournées de celui qui semble à nouveau en possession d'une bonne partie de ses moyens.

Un livre donc indispensable dont on ne peut que regretter qu'il illustre parfois lui-même les paradoxes qu'il dénonce : en effet, sur 160 pages, une bonne certaine sont consacrées aux années Capitol ; le reste de l'œuvre, qu'on peut juger moins intéressante certes, est donc un peu vite « expédié » ; de même, l'accent est mis assez systématiquement sur le génie wilsonien (Brian ou Dennis), et peu sur le travail de groupe, mais peut-il en être autrement ?

On se consolera vite, si on en a besoin, à la lecture des 40 pages d'annexes (!!) qui sont une mine de renseignements discographiques, bibliographiques et filmographiques.

Doctor Faustroll



IN MY ROOM, une production du Cabinet Médical Faustroll - Kokomo, Assistant Dentaire : Charlie Dontsurf. Ont participé à ce numéro : Julien Espagnet, Thierry, Julien Demets, SurfLady, Gaël Tynevez, Bosse-de-Nage et Jean-Emmanuel Deluxe. Spécial merci à Anne.
n° 2 - Avril 2005 - Reproduction totale ou partielle interdite - Pour nous contacter : inmyroom@wanadoo.fr